



HAL
open science

De la vision atomiste en traduction : introduction

Nicolas Froeliger

► **To cite this version:**

Nicolas Froeliger. De la vision atomiste en traduction : introduction. *Équivalences : Revue de traduction et de traductologie*, 2018, Des unités de traduction à l'unité de la traduction, 45 (1-2), pp.9-26. 10.3406/equiv . hal-03186993

HAL Id: hal-03186993

<https://hal.science/hal-03186993>

Submitted on 31 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la vision atomiste en traduction : introduction Nicolas Froeliger

Université Paris Diderot, laboratoire CLILLAC-ARP (EA 3967)

La traductologie évolue. C'est normal et souhaitable, pour une discipline jeune sur le plan universitaire, qui plonge ses racines dans des métiers eux-mêmes en plein bouillonnement, et qui hésite encore sur sa place dans le champ de la recherche. Cette évolution l'amène à affiner ses concepts, voire à en remiser certains (la trahison, la fidélité, peut-être même l'équivalence...). Dans cette progression se dessine un schéma assez classique : nous voyons se succéder des tentatives partielles et jamais pleinement satisfaisantes pour obtenir une prise plus nette sur le réel, au risque de nous éloigner de la simplicité. Ce qui conduit à s'interroger, d'une part, sur le degré d'abstraction nécessaire pour arriver à être pertinent et, d'autre part, sur l'opportunité de reconfigurer les outils intellectuels dont nous usons dans nos recherches et notre enseignement.

Chacun aura compris que les réponses apportées à ces questions, parfois d'une manière qui se voudrait définitive mais n'est qu'individuelle, sont assez disparates – ce qui en fait un bon sujet de réflexion collective : nous ne nous réunissons pas, nous ne réunissons pas les articles de différents chercheurs parce que nous sommes d'accord, mais avant tout pour confronter nos arguments. Et peut-être, ainsi, parviendrons-nous à faire progresser notre connaissance du domaine traductif et traductologique. Une évidence, néanmoins, se dessine : l'unité, en traduction et en traductologie, est à la fois le produit d'une convergence et un projet intellectuel et professionnel en quête renouvelée d'actualisation. Ce n'est pas une donnée de départ, un postulat, une prémisse : c'est un concept qui se cherche et qu'il est bon de chercher collectivement. À cet égard, il n'est pas anodin de rappeler qu'en production d'électricité, le terme anglais *unit* a pour équivalent français *groupe*¹. Ni que le présent numéro est le fruit d'une réflexion menée à trois : Lance Hewson, Christian Balliu et moi-même, coresponsables de ce numéro d'*Equivalences*. Beaucoup de choses sont paradoxes en traduction : unité est ici synonyme de diversité.

Traductionnellement, les responsables et éditeurs de ce volume appartiennent à une génération qui a vu se répandre les technologies numériques dans la vie professionnelle et dans la société. Avec deux caractéristiques notables :

- on nous a conduits à penser que le discret au sens mathématique, c'est-à-dire le discontinu, l'emportait qualitativement sur le continu : c'est de manière emblématique le cas avec la pixellisation des images ou la numérisation de la musique. Ça l'est également avec la segmentation des textes par la traduction automatique dans ses différentes incarnations ou avec la traduction assistée par ordinateur ;
- ces phénomènes se sont accompagnés d'une tendance à la simplification (que l'on pense aux fichiers MP3 ou JPEG) et à la massification (capacité de traitement et de stockage, mémoire des ordinateurs, taille des corpus...).

¹ Car il s'agit d'un ensemble formé par une turbine et un alternateur : le terme développé est *groupe turbo-alternateur* (GTA).

L'*unité*, cette fois, n'est plus le produit d'une convergence passant par l'expression d'une diversité, mais un synonyme du mot *volume*. C'est ce qui fascine et inquiète Barbara Cassin lorsqu'elle fustige le fait que « cette fois la qualité est, pour de bon et sans ironie, une propriété émergente de la quantité. » (Cassin, 2016, p. 143). Le tout dans un contexte de mondialisation, d'augmentation très forte du nombre de traducteurs professionnels, de diversification des métiers exercés en pratique par ces derniers, et, surtout, peut-être, de reconfiguration de la place de la traduction et des traducteurs dans nos sociétés.

Le monde change, donc. Ce qui est normal, puisqu'il l'a toujours fait... Et ce qui change le plus, dans cette version contemporaine du changement, ce sont les échelles de grandeur qui nous servent de référence : augmentation exponentielle des volumes traités et réduction très forte de la largeur de maille qui permet, justement, ces traitements. Dans la fameuse sentence de Bar Hillel (1960, p. 158) prenant acte de l'échec de la traduction automatique (« *the idea of inventing a method for fully automatic high quality translation (FAHQT) is just a dream which will not come true in the foreseeable future.* »), c'est ainsi de plus en plus sur les facteurs limitants (« *in the foreseeable future* ») liés notamment à la taille des mémoires (même si l'on a plusieurs fois entre-temps repensé de fond en comble les principes opératoires de la traduction automatique, ou TA) que l'on est tenté d'insister : la restriction quantitative étant aujourd'hui levée, la prévision redevient fort optimiste... Comme a sans doute l'habitude de le répéter tout enseignant en traduction, « *tout dépend du contexte* ».

À la base de ces phénomènes se trouve en tout cas le principe que l'on peut s'appuyer sur des grains, ou des briques les plus élémentaires possibles, dont l'assemblage permettra de constituer, d'exploiter ou de reconstituer et retransmettre une information. C'est l'idée cartésienne selon laquelle le complexe, ce n'est jamais qu'un agencement de composantes simples, et que l'on peut donc ramener le pluriel à l'unitaire. Dans cette troisième acception, le mot *unité* ne se comprend pas sans celui de *structure*.

Dans la pensée occidentale, qui n'en a d'ailleurs pas le monopole, cette idée a pour nom l'atomisme. Elle remonte aux présocratiques, même si c'est Épicure qui en est la figure la plus marquante. L'atomisme, c'est une vision du monde selon laquelle le réel est fait de matière et de vide, les constituants de cette matière (les atomes, donc) étant tous de la même substance. Ce sont des particules infiniment petites, insécables et homogènes, qui ne se distinguent que par leur forme, leur position et leur mouvement. Lorsque Vinay et Darbelnet, à qui l'on doit (ce sera, avec justesse et justice, redit dans plusieurs des articles qui composent ce recueil) le concept *d'unité de traduction* en 1958, définissent celle-ci comme : « le plus petit segment de l'énoncé dont la cohésion des signes est telle qu'ils ne doivent pas être traduits séparément » (Vinay et Darbelnet, 1958/1972, p. 16), ils se placent dans une perspective atomiste. Et ils emploient, comme c'est courant en traductologie, une métaphore. Qui, à l'époque, est très bien accueillie par les traducteurs et ceux que l'on n'appelle pas encore les traductologues. Elle permet en effet de dépasser le mot comme composant de base de la réflexion linguistique et traductologique. C'est un progrès considérable, que l'on a parfois tendance à minimiser : tout progrès s'opère par rapport à une situation antérieure, et les grands progrès ont tendance à occulter le fait-même qu'il y a eu une situation antérieure – ce qui les expose d'autant plus à la critique. On pense d'autant mieux que l'on pense contre – et donc après – quelque chose.

Bien sûr, d'autres, avant eux, ont pensé les choses d'une manière très proche de la leur, mais Vinay et Darbelnet ont le mérite d'avoir formalisé la question d'une manière aussi

scientifique que possible. Mieux encore, ils ont donné à leur concept un nom mémorable : ils l'ont terminologisé.

On peut aussi leur être reconnaissant pour l'imprécision qui caractérise l'unité de traduction dans ses applications pratiques – et dont ils étaient parfaitement conscients. Dans une perspective contrastiviste, les unités de traduction, c'est vrai, ne donnent pas de mauvais résultats : qui ne sera pas d'accord avec ces exemples ? :

- *aller chercher* = *to fetch* plutôt que *to go and look for*
- ou
- *Au fur et à mesure que* traduit par *as*

C'est aussi le cas en terminologie. Ainsi, dans l'exemple suivant,

- Law and economics is a small, cross-disciplinary academic field of study where the concepts and insights of economics are applied to the understanding of law. (Johnson², 2012)

il faut comprendre (et la structure de la phrase nous y aide, avec son verbe au singulier) que *Law and economics* constitue un seul et même terme, qui sera en l'occurrence traduit en français par « analyse économique du droit ».

Mais cela devient vite plus délicat – et surtout moins systématique : à partir du moment où les délimitations pertinentes ne sont plus les espaces qui séparent les suites de caractères, dès que l'on a admis qu'un terme pouvait être de nature complexe, où sont-elles vraiment, ces délimitations ? Si l'empan n'est plus le mot, alors quel est-il ?

D'où une postérité conceptuelle assez riche, qui se retrouvera dans de nombreuses contributions de ce volume : Seleskovitch et Lederer proposent bientôt de remplacer les *unités de traduction* par des *unités de sens*, apportant une composante cognitive et communicationnelle à la problématique. Plus tard, d'autres regarderont du côté de la civilisation et en particulier de la sociologie, pour acclimater en traductologie la notion de *culturème*, voire, mais de manière plus confidentielle, pour forger celle, un peu tautologique, de *rigolème* (Ladmiral, 1981), ou encore l'improbable *pornème*, défini par Marie-Anne Paveau comme « un élément langagier spécifique du discours pornographique, un mot appartenant à la pornographie considérée comme un lexique spécialisé » (Paveau, 2014, p. 116). Cela peut sembler anecdotique, mais cela le devient moins si l'on réfléchit à la question des requêtes sur Internet et des mots-clefs sans lesquels ces requêtes ne sauraient aboutir – et l'on sait que la consultation de sites pornographiques est une activité particulièrement répandue, et donc un observable légitime, y compris pour la traductologie. Mais revenons à nos diverses unités. À quoi font penser de telles entreprises ? À des tentatives pour corriger à la marge un modèle de pensée (un paradigme, dirait Thomas Kuhn, 1962/1983) dont on s'aperçoit qu'il cadre de moins en moins à la réalité observable, mais dont on juge périlleux de se détacher – un peu comme le calque en traduction, pourrait-on dire.

Ce que cette postérité semble vouloir préserver, c'est la notion d'unité, qu'elle soit présente en tant que telle ou sous la forme du suffixe –ème, dont la racine grecque signifie *élément de*

² Cet exemple a été traité par notre étudiant Nicolas Raynal dans son mémoire de recherche documentaire-terminologie-traduction, master pro ILTS, 2012-13.

base. Toujours, il s'agit de s'accrocher à cette idée qu'il faut descendre à un niveau de détail qui permet de désarticuler et de réarticuler une pensée. La chimie et la physique nous ont appris entre-temps que les atomes ne sont plus si infiniment petits, insécables et homogènes : on peut affiner encore davantage – électrons, protons, neutrons, d'abord, puis, avec la physique quantique, gluons, muons et autres quarks. Mais pour ce qui est du fonctionnement de la métaphore, cela ne change rien. Les composantes élémentaires sont différentes, le schéma de pensée demeure... En traductologie aussi, on s'est habitué à ce concept d'unité, mais l'on s'aperçoit qu'il ne présente en réalité aucune stabilité. Il porte en lui-même sa propre contestation. Dans le terme *unité de traduction*, finalement, le mot vraiment problématique n'est donc peut-être pas, pour une fois, *traduction*, mais bel et bien *unité*.

Il faut alors nous interroger non seulement sur ce que le choix de cette métaphore nous a permis et nous permet de penser, mais aussi – et nous serions tentés de dire surtout – sur ce qu'il nous masque, et qui pourrait aussi être utile pour traduire et pour réfléchir à la traduction.

Que peut-on lui reprocher, à ce concept d'unité en traduction ? Deux choses principales. D'abord, de pouvoir être aussi bien pris en défaut qu'en excès : il y a à la fois de l'inflation et du manque :

- Il y a manque à cause de ce que les linguistes appellent la sous-détermination de la langue : quelle qu'elle soit, l'expression ne capture jamais qu'une partie du référent auquel elle renvoie. L'implicite existe, il est massif (et largement documenté en traductologie) ;
- il y a excès parce que, pour parler comme Gérard Genette (1982, 4^e de couverture), et il ne serait démenti ni par Derrida ni par les postmodernes ni, tout simplement, par les poètes, « Un texte peut toujours en cacher un autre » : c'est le phénomène des palimpsestes, des métaphores, des homonymies, du degré de redondance nécessaire à tout discours et aussi du recours à la statistique pour réaliser des traductions...

Autre caractéristique de la vision atomiste – et qui peut à la fois constituer un avantage et un inconvénient –, elle opère un partage entre le plein et le vide : les atomes, après tout, sont composés d'un noyau (protons et neutrons), qui représente l'essentiel de leur masse, et d'électrons, mais surtout de vide, à 99,9999999 % – avec certes, entre ses composantes, des champs électriques puissants. En traduction, l'adhésion à la métaphore atomiste peut alors renvoyer à l'idée qu'un texte aussi, est fait de vides et de pleins : d'éléments stables (terminologie, noms propres, chiffres, dates...) et d'éléments labiles, et qui seraient donc prioritairement accessibles, par exemple, à la déverbalisation. C'est le théorème de la brioche aux raisins (Seleskovitch, 1975, pp. 30 et suivantes), par exemple. Seulement voilà : sur lesquels de ces éléments vaut-il mieux mettre l'accent, et que faire des composantes métastables telles que les collocations et la phraséologie ? Est-il loisible de traduire du plein par du vide, et inversement (approche prescriptive) – et que se passe-t-il lorsqu'on procède ainsi (approche descriptive) ? Devons-nous avoir une vision de mosaïste, concentrée sur les micro-détails, une vision holistique, qui envisage d'abord le texte dans sa totalité, à partir, par exemple, d'arborescences structurées, ou quelque chose entre les deux, comme nous y invite par exemple la terminologie à base matricielle ? Comment la traduction automatique statistique et sa récente dérivée hybride envisagent-ils la question de la granularité ?

Faire le partage entre ce plein et ce vide, c'est aussi s'opposer à une vision des choses dans laquelle les constituants de la réalité forment un continuum avec des circulations, des dégradés, des superpositions, mais pas de différences ontologiques. Pour savoir ce qui nous échappe quand on pense en termes d'unité, il peut donc être intéressant d'aller voir chez les adversaires de l'atomisme. Le premier d'entre eux étant Héraclite, avec son fameux fragment Πάντα ῥεῖ (*panta rhei*) : tout est changement, fluidité, métamorphose permanente. Et en traductologie, on pense ici évidemment au Héraclite français, à savoir Henri Meschonnic (1999), porte-étendard de la textualité – et en particulier du rythme – comme expression non plus du discret, mais du continu. Et qu'en est-il de la traduction automatique par réseaux neuronaux, qui définit, autre métaphore, la traduction comme une trajectoire dans un espace multidimensionnel, et chaque mot comme un vecteur, un ensemble de coordonnées. Deux approches qui privilégient le dynamique par rapport au statique, le continu par rapport au discret.

Ces questions, ces oppositions, ces lignées sont fécondes pour réfléchir à la traduction en tant qu'opération. Elles ne le sont pas moins pour tenter de saisir les évolutions et les métamorphoses de la traduction en tant qu'activité, que marché, que profession, à laquelle donnent accès (entre autres) des diplômes, avec des instances régulatrices (institutions, associations...) et un rôle social, reconnu ou pas (en tout cas, pas encore assez).

Le mot *traduction* lui-même ayant pris une extension qu'il n'avait pas auparavant (au point que l'allemand distingue aujourd'hui entre *Übersetzung*, pour le sens classique, et *Translation*, qui recouvre l'ensemble des métiers de la traduction et que l'on commence à voir opposer, en anglais, le mot *Translatology* à celui de *Translation Studies*), cette question se trouve également posée dans un certain nombre de domaines qui, tous, viennent informer la traductologie : interprétation, terminologie, phraséologie, rédaction/communication technique, traduction automatique ou assistée par ordinateur, localisation, transcréation, ou traduction en langue des signes. Quelle est, au fond, l'unité formée par ces spécialités si diverses ? Et y en a-t-il même une ?

Et l'étape suivante de ce questionnement est celui sur l'unité de la traductologie : qu'est-ce qui nous rassemble ; qu'est-ce qui pourrait nous séparer ; pourquoi ; à quelles conditions ; avec quels enjeux ? Un premier exemple, qui peut agiter certains de nos laboratoires : faut-il intégrer les techniques d'investigation médicales à une démarche visant à mieux cerner les processus cognitifs à l'œuvre en traduction ? Un deuxième : quels sont, en termes d'organisations professionnelles, les avantages et les inconvénients de la diversité et de l'unité dans un espace (un pays, un ensemble géographique) donné ? Sommes-nous d'ailleurs même capables d'employer le même métalangage pour évoquer ces phénomènes, ces activités, ces préoccupations ?

Deux phénomènes ont frappé les éditeurs de ce volume à mesure que celui-ci, issu de la septième édition de la *Traductologie de plein champ*³, prenait forme. Le premier est la multiplicité des angles à partir desquels la thématique proposée était abordée. C'est une nouvelle et belle illustration du caractère multiple de cette unité de la traduction et de la traductologie. Le second est plus problématique. À plusieurs reprises est revenue, chez les évaluateurs des communications qui nous ont été adressées, une question : *On parle ici (dans tel ou tel article proposé) de traduction, mais s'agit-il bien de traductologie ?* Et comment

³ Voir notamment <http://www.eila.univ-paris-diderot.fr/recherche/conf/ciel/traductologie-plein-champ/index>

répondre à une telle interrogation ? Problème récurrent dans notre discipline : où placer les bornes d'une activité en permanente réinvention ? Il a pourtant fallu le faire, ce qui nous a valu d'écarter un certain nombre de communications. Nous avons néanmoins pris la décision de nous montrer relativement inclusifs sur le plan des outils conceptuels convoqués pour traiter le sujet de ce volume : au lecteur de juger si telle ou telle contribution est bel et bien traductologique, ou plutôt psychologique, littéraire, ou linguistique, par exemple. Nous estimons en effet que la traductologie est suffisamment forte pour se confronter ainsi, sur les points d'intérêt commun, à ses disciplines voisines.

Ces réflexions, en l'occurrence, dessinent trois ensembles successifs. Il ne s'agit pas, ici, de faire le résumé de chaque contribution, puisque celui-ci figure en tête de chacune, mais plutôt d'indiquer succinctement en quoi celle-ci constitue un moment particulier de l'ensemble (de l'unité...) problématique formée par ce volume.

C'est d'abord Marianne Lederer (« Unité de traduction ou unité de sens ? Du linguistique au cognitif ») qui, dans une approche avant tout historique, mais aussi prospective, reprend l'évolution des unités de traduction, concept avant tout lexical, vers les unités de sens, notion cognitive, en s'appuyant en particulier sur un exemple emprunté à l'interprétation de conférence.

Mathilde Fontanet (« L'unité de traduction : une construction ? ») fait pour sa part appel à l'herméneutique, pour proposer de remplacer l'unité de traduction ce qu'elle qualifie « d'unité de travail », notion plus labile et plus évolutive, à mesure que s'effectue la traduction, informée par un « halo herméneutique ».

Le point d'entrée de Jean Szlamowicz (« Unité lexicale, invariance et discrédance sémantiques dans la pratique traductive anglais/français ») est plus directement linguistique, même s'il reprend le terme d'herméneutique : comment la traduction se confronte-t-elle à l'unité lexicale ? Et plus précisément au fait d'avoir affaire à deux systèmes lexicaux, même si différents niveaux d'emboîtements doivent être pris en compte ?

Yvon Keromnes (« Plonger dans le texte... sans perdre pied ») va lui aussi adopter une approche linguistique, mais pour se situer plus directement dans le domaine cognitif, en explorant d'abord l'amont du processus de traduction, pour arriver à la conclusion que notre système nerveux ne nous permet pas de faire la distinction entre unité et discontinu. Ce qu'il faut prendre en compte, c'est donc la cognition, en intégrant à la fois du linguistique et du non linguistique, et en s'aidant en particulier des grammaires de construction, associant fond et forme.

On aborde ensuite un deuxième ensemble, plus directement axé sur la littérature, non que celle-ci fut absente de la première partie, mais dans la mesure où elle est cette fois l'objet direct – et davantage centrée sur un ou des auteurs spécifiques – de la réflexion traductologique.

Muguras Constantinescu (« De la granularité de l'original à la granularité de la version dans la traduction littéraire ») se propose ainsi de comparer la traduction de français en roumain de deux auteurs « à granularité différente » : l'arborescent Proust ; le lapidaire Cioran. L'unité est alors celle de la pratique traduisante, mais aussi celle de l'auteure d'une bonne partie des traductions étudiées : Irina Mavrodin.

S'il est une forme expressive qui permet de mettre à l'épreuve la notion d'unité de traduction, ensuite, c'est bien le proverbe. Mais que faire lorsque celui-ci est subtilement altéré, voir détourner dans l'original ? C'est la question que pose Dominique Faria (« Le proverbe, unité de traduction ? Les traductions de *História do cerco de Lisboa*, de José Saramago, en France et aux États-Unis »), à la lumière des versions françaises et américaines de cet ouvrage du prix Nobel de littérature.

Pour Alexandra Mallet-Collins (« Du paratexte au texte, l'unité composite de l'œuvre traduite »), l'objet étudié est cette fois celle, concrète, matérielle, formée par le roman, traduit, certes mais aussi et peut-être surtout déterminée par une stratégie éditoriale qui va se déployer autour du texte – et différemment selon les langues. Avec pour effet, dirait Mounin (1955), de le colorer différemment d'une langue à l'autre.

Nous avons parlé, plus haut, de paradoxes. Il en sera de nouveau question avec Sylvia Kadiu (« Les unités de traduction dans la poésie générative de Jean-Pierre Balpe »). Fidèle à sa démarche ironique visant à traiter des rencontres inattendues entre littérature et intelligence artificielle, celle-ci se pose la question de la traduction de textes générés par l'informatique : à partir de quelles unités, donc, et avec quel traitement de ces problématiques unités par les traducteurs humains ?

Vient enfin un troisième ensemble, davantage axé sur la traduction pragmatique et le vaste univers des métiers de la traduction, où se joue une grande part du devenir de la profession.

C'est d'abord Kevin Henry (« Alibaba, ou la nouvelle Utopie – De la traduction française des métaphores structurantes dans les textes pragmatiques chinois ») qui pose la question des métaphores qu'il s'agit de traiter globalement et de manière homogène – en l'occurrence en marketing. Que faire du réseau d'images maritimes, hippiques ou martiales d'un original chinois sur le modèle Alibaba, en anglais et en français, sachant que le sens véhiculé par ces formes d'expression est fort différent selon ces cultures – et que le cahier des charges est, comme cela arrive souvent, éminemment paradoxal ?

Et bien sûr, il y a l'actualité de la profession, à laquelle nous avons déjà plusieurs fois fait allusion : quel rapport entre unités de traduction ou de sens et segments circonscrits par la TAO ou la traduction automatique ? Cette question est abordée par Pascaline Merten (« Unité de traduction et identité des traducteurs : l'impact des outils d'aide à la traduction »). Avec quelles implications : techniques, cognitives, mais aussi juridiques – et au final identitaires ?

La recherche d'une dynamique est un des fils rouges qui tissent l'unité de ce numéro d'Équivalences. Mais ce qui est dynamique, par définition, évolue : les dénominations, les concepts mutent et changent. Comment enseigner la traductologie, alors, avec quelle terminologie dans différentes langues ? C'est la question ardue est nécessaire que posera ensuite Lina Sader Feghali (« La terminologie de l'enseignement de la traductologie en questions »).

Les termes, néanmoins, même si l'on ne peut pas parler de traduction directe de terme à terme – forment des unités de traduction relativement faciles à délimiter. Mais qu'en est-il de leur voisinage, et en l'occurrence des unités phraséologique et de leur traitement en traduction ? C'est la question posée ensuite, en anglais, par Mojca Pecman et Christopher Gledhill (« *How trainee translators and their teachers deal with phraseological units in the ARTES database* »), à partir d'exemples concrets rassemblés dans leur enseignement.

On reste dans un domaine très voisin avec Maria Zimina et Serge Fleury (« Mémoire de traduction [MT] : approche paradigmatique »). Ceux-ci abordent de plain-pied les évolutions récentes de la traduction automatique : comment passer d'une approche statique à une approche dynamique des apports de cette technologie aux métiers de la traduction ? En procédant, écrivent-ils, de manière incrémentale, par la démarche textométrique.

Chacune des quatre contributions précédentes suppose de travailler à partir de corpus. Ce sera également le cas de celle d'Ilaria Cennamo (« Corpus comparables et culturèmes : une réflexion traductologique »), qui relate un projet en cours portant sur les éléments discursifs porteurs d'identité culturelle dans la communication de deux municipalités : la Ville lumière et la Ville éternelle.

Beaucoup de points de vue distincts, donc. Mais aussi des points communs. Le plus évident d'entre eux : la majorité des auteurs de ce volume ont été ou sont **et** traductologues **et** praticiens – c'est un excellent signe pour une série de manifestations et de publications⁴, qui tiennent à réunir ces deux publics.

La tonalité qui revient le plus dans le présent volume serait donc la multiplicité des postures théoriques de départ pour arriver au final à une assez grande unicité de point de vue sur ce qui fait, globalement, le champ de la traduction, balayé du littéraire à la traduction automatique.

Au-delà, toutes ces contributions sont aussi traversées par deux préoccupations sous-jacentes. Il y a tout d'abord celle de concilier le caractère rassurant du concept d'unité et l'approche dynamique qui fait que nous avons affaire à des textes, à des outils, à des métiers vivants, c'est-à-dire divers et en évolution : il ne faut pas figer. Il y a ensuite celle de la cohérence, qui pourrait bien, dans nos domaines, venir équilibrer avantagement celle d'unité... Comme les avatars multiples de l'unité de traduction, la traduction, la traductologie sont des entités agitées par des forces contradictoires et multiples entre et avec lesquelles il s'agit d'organiser une cohérence. De ce point de vue, nous avons conçu le présent recueil, à travers les multiples paradoxes qu'il relève, dans l'optique d'arriver à une forme de cohérence. Au lecteur de juger si nous y sommes parvenus.

Autre maître mot : stratégie. Qui revient en leitmotiv dans beaucoup de contributions, à travers les unités fonctionnelles, les corpus, le halo herméneutique, les expressions récurrentes et autres réseaux lexicaux, la question de l'approche générale du texte à construire dans la traduction littéraire, et l'importance de l'intersémiotique dans l'approche des sens, pour n'en citer que quelques-uns. Et qui dit stratégie met une nouvelle fois en cause l'idée de « plus petit élément », contenue dans la définition initiale de Vinay et Darbelnet : oui, décidément, il nous fallait ce point d'ancrage pour réfléchir, y compris de manière critique.

Références bibliographiques

Bar-Hillel, Yehoshua, 1960, « A Demonstration of the Nonfeasibility of Fully Automatic High Quality Translation », annexe III de *The present status of automatic translation of languages*, *Advances in Computers*, volume 1 p.158-163. Disponible à l'adresse

⁴ Voir notamment la page suivante pour nos six publications antérieures : <http://www.eila.univ-paris-diderot.fr/recherche/conf/ciel/traductologie-plein-champ/index>

- http://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&ved=0CCsQFjAA&url=http%3A%2F%2Fwww.mt-archive.info%2FBar-Hillel-1960-App3.pdf&ei=iPpGUPL7HJGLhQf8iYCIDA&usg=AFQjCNECIQpI_KNQ1fFnkgJS-ddNf81CNA&sig2=F516t8kmuv0vfMHQInhCdw
- Cassin, Barbara, 2016, *Éloge de la traduction – Compliquer l’universel*, Paris, Fayard, coll. « Ouvertures ».
- Genette, Gérard, 1992, *Palimpsestes : La littérature au deuxième degré*, Paris, Seuil.
- Johnson, Christopher D., « The Texas space flight liability act and efficient regulation for the private commercial space flight era », *Acta Astronautica* (2012), <http://dx.doi.org/10.1016/j.actaastro.2012.05.025>. Consulté le 12 avril 2018.
- Kuhn, Thomas, 1962/1983, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, Champs.
- Ladmiral, Jean-René, 1981, « Trad’rire », in *Lectures*, n°9, Bari (Italie), pp. 171-178.
- Meschonnic, Henri, 1999, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier.
- Mounin, Georges, 1955, *Les belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud.
- Paveau, Anne-Marie, 2014, *Le discours pornographique*, Paris, La Musardine, collection « L’attrape-corps ».
- Seleskovitch, Danica, 1975, *Langage, langues et mémoire, étude de la prise de note en interprétation consécutive*, Paris, Lettres Modernes Minard, Paris.
- Vinay, Jean-Paul et Jean Darbelnet, 1958/1972, *Stylistique comparée du français et de l’anglais : méthode de traduction*, nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Didier.